

# Vico, Turgot, de Brosses. Imagination poétique et vérité étymologique<sup>1</sup>

Nadine VANWELKENHUYZEN

L'article « Étymologie » de l'*Encyclopédie* joue à déplacer les bornes entre lesquelles se définit l'imagination. Il la comprend successivement comme :

- 1) la « qualité la plus brillante du génie », cet « esprit inventeur qui sait créer, disposer, faire mouvoir les parties et l'ensemble d'un grand tout » ;
- 2) le « talent de présenter toutes ses idées sous des images sensibles, d'entasser les métaphores et les comparaisons » ;
- 3) la « mémoire vive des sensations », cette « représentation fidèle des objets absents, qui nous les rend avec force, qui nous tient lieu de leur réalité<sup>2</sup> ».

Nous nous proposons de compléter cet inventaire des lieux de l'imagination en parcourant les axes antinomiques de leur distribution, entre nécessité et artifice, répétition et production, vérité et frivolité. Une double interrogation servira ici de fil conducteur. Comment Vico, Turgot, de Brosses radicalisent-ils ou neutralisent-ils la critique de la production symbolique inaugurée par la « métaphysique expérimentale » de Locke. Plus précisément, quelle valeur heuristique peuvent accorder à l'imagination les héritiers d'une épistémologie sensualiste qui examine « par quelle mécanique l'esprit humain bâtit des systèmes sur des mots purement mots » et « comment on trouve ingénieuse une pensée fausse<sup>3</sup> ». La définition d'un programme thérapeutique s'impose pour réfréner cette aliénation solidaire du langage et de la pensée : dans quelle mesure « l'art étymologique » peut-il leur rendre raison ? Plus fondamentalement, quelle conception de l'histoire — notamment de l'histoire linguistique — permet à Vico, Turgot et de Brosses de résoudre les contradictions soulevées par l'émergence de l'arbitraire et d'inscrire cet écart

---

<sup>1</sup> Texte publié dans «Vico, Turgot, de Brosses. Imagination poétique et vérité étymologique», *Immaginazione e conoscenza nel Settecento italiano e francese*, éd. S. Verhulst, Milano, Franco Angeli, 2002, 191-203.

<sup>2</sup> A.-R.-J. TURGOT, *Étymologie, édition avec notes par M. Piron*, Brugge, De Tempel, 1961, p. 54-55.

<sup>3</sup> *Id.*, « Remarques critiques sur les Réflexions philosophiques de Maupeituis sur l'origine des langues et la signification des mots », *Œuvres de Turgot et documents le concernant, avec biographie et notes par G. Schelle*, Paris, Alcan, 1913-23, I, 158.

fondateur de l'imagination dans la perspective unitaire d'une économie naturelle de la parole ?

## I. LES FIGURES DU MANQUE

Le *Traité* du Président de Brosses se caractérise par une révolution antimentaliste qui fonde la rationalité historique des langues sur leur dimension communicative<sup>4</sup>. La notion de nécessité s'y décline d'emblée sous le mode de la duplicité. Elle investit massivement le « système de la parole », dans son principe et dans son développement, en tant qu'il est à la fois manifestation instinctive des premiers besoins et *mimêsis* organiquement contrainte<sup>5</sup>. Le déterminisme intrinsèque de la « fabrique » semble même dessaisir l'homme de son langage : « obligé d'employer l'organe vocal, tel qu'il l'a reçu de la nature », le locuteur n'est pas « l'artiste de "instrument dont il se sert : il ne fait donc que donner bien ou mal la forme dont le sujet est susceptible ; car c'est la matière qui détermine la forme ; c'est dans ses propriétés que réside le principe physique et primordial de toute l'opération<sup>6</sup> ». En amont, le discours préliminaire du premier volume martèle :

Que les germes de la parole, ou les inflexions de la voix humaine, d'où sont éclos tous les mots du langage, sont des effets physiques et nécessaires, résultans absolument tels qu'ils sont, de la construction de l'organe vocal et du mécanisme de l'instrument, indépendamment du pouvoir et du choix de l'intelligence qui les met en jeu<sup>7</sup>;

Que le système de la première imposition des noms aux choses, n'est donc pas arbitraire et conventionnel, comme on a coutume de se le figurer ; mais un vrai système de nécessité déterminée par deux causes. L'une est la construction des

---

<sup>4</sup> Ch de BROSESSE, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, Paris, Saillant, 1765. Toutes les citations sont extraites de l'édition de Paris, Terrelonge, 1800 ; I, 27 : « Nul doute que les premiers noms ne fussent convenables à la nature des choses qu'ils expriment : en juger autrement ce seroit croire les hommes insensés : car ce seroit dire que leur but en parlant n'étoit pas de se faire entendre » ; I, 29 : « Il y a encore aujourd'hui des personnes qui par ignorance ou faute d'y avoir réfléchi, se figurent que les étymologies sont chimériques ou purement arbitraires. Elles croient sans doute que les noms ont été imposés aux objets sans raison suffisante et par hazard. C'est, à proprement parler, dire qu'il se produit des effets sans causes ; ce qui est contre les premières notions du sens commun. »

<sup>5</sup> *Ibid.*, II, 25 : « Les hommes imposent les noms aux choses pour leur besoin, qui les affecte sensiblement, promptement, et d'une manière assez vraie » ; II, 27 : « Le premier fond d'une langue est l'ouvrage du peuple et du vulgaire. Il fabrique les termes selon le besoin qu'il en a. [...] Il les fabrique l'un après l'autre, par un premier mouvement imité, autant qu'il peut, de la nature et de la vérité des objets ».

<sup>6</sup> *Ibid.*, I, 5.

<sup>7</sup> *Ibid.*, I, x.

organes vocaux qui ne peuvent rendre que certains sons analogues à leur structure ; l'autre est la nature et la propriété des choses réelles qu'on veut nommer<sup>8</sup> ;

Que le langage humain et la forme des noms imposés aux choses n'est donc pas, autant qu'on se le figure, l'opération de la volonté arbitraire de l'homme ; que dans la première fabrique du langage humain et des noms radicaux, cette forme est l'effet nécessaire des sensations venues des objets extérieurs, sans que la volonté y ait eu presque aucune part<sup>9</sup> ;

Un tel mécanisme ne laisse *a priori* aucun espace à la faculté d'invention : plus exactement, il ne lui en concède qu'à regret, par défaut. L'imagination relève ici de l'écart, du détour, de la déviance. Elle se déploie hors nature, dans l'arbitraire et la non-vérité. Elle est ce déchaînement de l'esprit qui brouille et confond la raison initiale, cette force de variation qui décompose et travestit le signe radical. C'est elle qui produit, dans l'opacification de la transparence originelle, les formes ambiguës de l'approximation et de la comparaison :

« Sous l'empire du besoin, l'esprit ne s'écarte guères au-delà des objets nécessaires : mais affranchi de ce lien de sujétion, il s'échappe et bondit en liberté dans les plaines de l'imagination, il change à chaque instant de perceptions et d'idées. Avidé de nouveautés, curieux de découvrir, empressé de transmettre ses découvertes, amoureux de ses chimères même, il introduit les métaphores, les allusions inattendues, les termes figurés de toute espèce, les acceptions d'un même terme en mille sens détournés de leur vrai sens originel, ou les expressions d'un même sens en mille termes qui n'y avaient cy-devant aucun rapport<sup>10</sup>. Qui pourrait alors, « le suivre dans ces routes égarées et arbitraires, où il sort de la voie battue ; où il déprave, pour ainsi dire, la nature même en suivant son plan<sup>11</sup> » ?

« Revêtir d'une figure 'en peuvent avoir<sup>12</sup> », telle est l'illusion où se précipite l'imagination et se projette son ambivalence. D'où naît ce manque que l'invention des tropes dissimule ? De Bosses nous le suggère dès le premier chapitre : « L'esprit humain tire de l'instrument vocal des

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, I, xii-xiii.

<sup>9</sup> *Ibid.*, I, xvi-xvii.

<sup>10</sup> *Ibid.*, II, 51.

<sup>11</sup> *Ibid.*, I, 264.

<sup>12</sup> *Ibid.*, II, 250 : « Les hommes sont bien moins embarrassés qu'on ne le croirait pour imposer des noms aux choses spirituelles, invisibles, en un mot, aux êtres qui peuvent le moins tomber sous les sens extérieurs. L'imagination les sert au besoin, sans être toujours fort délicate sur le choix. Comme elle est celui de tous les sens intérieurs qui agit le plus vite, elle se hâte de revêtir d'une figure quelconque les choses qui n'en peuvent avoir : ce qui lui donne des facilités pour en forger le nom sur celui de la figure imaginée. »

consonances et des dissonances : car on peut appeler *consonances* les mots pris dans leurs sens vrai, physique, propre et primordial : et *dissonances*, les mots pris dans un sens détourné, relatif, figuré, abstrait, moral et métaphysique [...] Dans le langage comme dans l'harmonie, les consonances sont les premiers sons fondamentaux : les dissonances n'y sont engendrées qu'en second ordre par les consonances même<sup>13</sup>. » Du fondamental à l'accessoire, du degré zéro de l'imagination à son acmé, l'efficacité du signe se disperse, le temps des langues se dédouble : « la nature d'abord, et l'art ensuite, ont eu part à la formation des mots<sup>14</sup> ». Un intervalle se coule entre l'ordre de la « valeur réelle et primitive » et celui de l'« acception conventionnelle et dérivée », entre la formation, « où la simple mécanique des organes suffit pour nous guider », et les développements, « dans lesquels nous savons qu'il entre beaucoup de petits éléments arbitraires et de fantaisie<sup>15</sup> ». Une faille partage deux âges : celui de la sublime ignorance et celui de l'abondance savante. Dans le premier, « on voyait les choses d'une manière simple et directe », « on les nommait, autant qu'il était possible, en conséquence de cette manière de les envisager et, selon l'apparence, assez souvent on ne rencontrait pas mal » ; dans le second, « la filiation des mots s'obscurcit, la race en dégenère comme celle des anciennes familles », « le succès de quelques libertés ingénieuses autorise l'usage des écarts forcés », « l'acception métaphorique supplante l'acception simple : les gens brillants qui veulent affecter le bon ton, et à qui la valeur originelle des acceptions est tout-à-fait étrangère, en disposent avec une licence inconcevable<sup>16</sup> ». Du besoin à l'abus s'ouvrent les espaces de la contingence. L'imagination, porteuse de sa propre négation, semble condamnée à creuser l'écart qu'elle comble.

À l'origine intervient la finitude naturelle du son, l'impuissance organique de la machine vocale : « Les premiers principes originaux et radicaux des noms ayans sans doute eu leur source dans quelque impression première que les choses nommées ont faite sur les sens, il est naturel que la voix humaine ait ramené tant qu'elle a pu cette impression au sens de l'ouïe, pour copier par un bruit semblable l'objet qu'elle avait à dépeindre ; car le bruit est son opération propre, et (si l'on me permet de parler ainsi) la seule couleur que lui ait donnée la nature pour se représenter les objets externes<sup>17</sup>. » Par essence, la *mimêsis* se borne à une « espèce de ressemblance imparfaite<sup>18</sup> », et la vérité première des signes à une « peinture plus ou moins complète des

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, I, 25-26.

<sup>14</sup> *Ibid.*, II, 28.

<sup>15</sup> *Ibid.*, II, 4.

<sup>16</sup> *Ibid.*, II, 73-75.

<sup>17</sup> *Ibid.*, I, 235.

<sup>18</sup> *Ibid.*, I, 14.

choses nommées<sup>19</sup> ». Le réel épuise sa représentation : entre les deux se développe une différence d'artifice. La création des tropes s'inscrit dans les cercles vicieux de cette économie naturelle :

« Les objets se peignent sur la rétine presque avec aussi peu de sensibilité que sur un miroir. L'organe vocal n'a donc point de moyen primitif pour peindre les objets visibles, puisque la nature ne lui a donné de faculté que pour peindre les objets bruyants. Cependant les objets visibles sont innombrables ; le sens de la vue étant le plus étendu de tous. Il faut les nommer. Comment la voix s'y prendra-t-elle ? Je l'ai dit, par comparaison, par approximation, s'il est possible, en "écartant le moins qu'elle pourra du chemin qu'elle sait tenir"<sup>20</sup>.

L'invention rhétorique est nécessaire : elle supplée une impuissance congénitale de la parole. La métaphore s'impose comme un détour obligé. Cette opération — qui *met en image* l'objet absent ou abstrait — constitue « au fond, presque la seule mécanique que l'homme puisse employer pour communiquer ses perceptions à un autre homme<sup>21</sup> ». Le déficit et la plus-value, l'imitation et l'invention procèdent d'un même ordre génétique, d'un même régime de production. Inéluctablement donc, l'imagination tire et s'étire sur les frontières mouvantes de la nature : elle force le procès de la culture. Aux points limites de la tension se cristallisent toutes les aberrations et les perversions. L'idolâtrie prend forme dans la violence d'une figure :

suspendu dans l'anxiété que lui donne l'incertitude des événements futurs qu'il ne peut ni connaître ni régir, son imagination s'emploie à se former une idée de certains pouvoirs supérieurs aux siens, qui font ce qu'il ne peut faire, en connaissant et régissant eux-mêmes les causes dont il n'a pas la puissance de déterminer les effets. On sait le penchant naturel qu'a l'homme à concevoir les êtres semblables à lui-même, et à supposer dans les choses extérieures les qualités qu'il ressent en lui. [...] L'habitude de personifier soit de tels êtres physiques, soit toute espèce d'êtres moraux, est une métaphore naturelle à l'homme, chez les peuples civilisés comme chez les nations sauvages<sup>22</sup>.

P. P. Gossiaux<sup>23</sup> a analysé les symétries en forme de chiasme qui ancrent, chez le Président, programme philosophique et programme linguistique dans

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, I, xiii ; cf aussi I, 8 : « L'organe prend autant qu'il peut la figure qu'a l'objet même qu'il veut dépeindre avec la voix » ; I, 10 : « Si le caractère écrit signifie les sons vocaux, c'est donc parce qu'il a commencé par ressembler, autant qu'il a été possible, à l'objet nommé et signifié. »

<sup>20</sup> *Ibid.*, I, 267.

<sup>21</sup> *Ibid.*, II, 218.

<sup>22</sup> *Id.*, *Du culte des dieux fétiches, ou Parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie*, s.l., 1760, 217-18.

<sup>23</sup> P.-P. GOSSIAUX, « De Brosses : le fétichisme, de la démonologie à la linguistique », *Charles de Brosses 1777-1977. Actes du colloque organisé à Dijon du 3 au 7 mai 1977 pour*

une tentative solidaire de fonder le réel comme rationnel. La critique de l'institution symbolique s'étend du fétichisme, conçu comme *en-deçà* de la culture, au conventionnalisme, conçu comme *au-delà* de la culture. Ils représentent ces deux extrêmes où l'humanité, dans la négation de son identité primitive et l'exaspération de la haine de l'Autre, rejoint la barbarie. « Faute de netteté dans les idées et dans les mots, plus on parle, moins on s'entend ; moins on est d'accord [...] La dispute passe aisément du moral au physique : c'est-à-dire de la dissension à la discorde. On se divise de mœurs comme d'opinions : on s'éloigne de cœur et d'esprit : on se hait, on se bat, on s'égorge très réellement, en conséquence d'une contrariété d'avis sur la signification de certains mots qui peut-être ne signifient rien<sup>24</sup>. »

## II. LES ÉCARTS DU GÉNIE

Turgot évoque lui aussi ces saisons sauvages et ces tristes tropiques sous lesquels explosent les passions odieuses qui sont « les lisières avec lesquelles la nature et son auteur ont conduit l'enfance du genre humain<sup>25</sup> ». Les désordres de l'imagination sont toutefois envisagés dans une perspective plus optimiste et plus homogène : celle d'un primitivisme linguistique qui refuse de décliner l'origine sous le mode de l'évidence et met en avant la plasticité foncière de la parole. Le langage se présente d'emblée comme un ensemble vivant et structuré, un réseau dynamique dont les éléments interdépendants forment une « tablature qui nous sert à raisonner<sup>26</sup> ». Les signes — même les plus élémentaires — ne sont pas des calques transparents du réel. Ils ordonnent et transfigurent la diversité confuse du donné. Aussi dans toute langue chantent les débuts de la poésie : « Des hommes grossiers ne font rien de simple ; il faut des hommes perfectionnés, et une langue ne devient simple que lorsque les mots sont de purs signes, ce qui n'est dans l'origine où tout mot est métaphore souvent forcée<sup>27</sup> »

Daniel Droixhe a montré comment la notion de production s'impose comme le schème unificateur et l'objectif vers lequel convergent les réflexions linguistiques de Turgot. La fonction sémiotique trouve son modèle dans « la valeur ajoutée » : « Alors que dans le cartésianisme le mot reflétait passivement et 'était que le serviteur d'une pensée entièrement maîtresse d'elle-même, avec Locke, le signe devient actif et scelle l'idée que fabriquent

---

*le deuxième centenaire de la mort du président de Brosses, par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon et le centre de recherche sur le XVIIIe siècle de l'université de Dijon. Textes recueillis par J.-Cl. Garreta, Genève, Slatkine, 1981, 167-185.*

<sup>24</sup> Ch. de BROSES, *Traité*, op. cit., 258-59.

<sup>25</sup> A.-R.-J. TURGOT, « Plan du premier discours sur la formation des gouvernements et le mélange des nations », *Œuvres*, op. cit., I, 284.

<sup>26</sup> *Id.*, « Remarques critiques », op. cit., I, 160.

<sup>27</sup> *Ibid.*

les sens. [...] Nommer sera désormais le résultat d'un effort, d'une appropriation de la nature. En somme le langage qui travaille devient le propre de l'homme bourgeois<sup>28</sup>. » Langues et monnaies sont au cœur de processus analogues de génération et d'accumulation : celui des connaissances dans l'ordre du verbe, celui des richesses dans l'ordre du commerce. Les systèmes linguistique et économique présentent de fait une homologie fonctionnelle. L'arbitraire, que celui-ci prenne la forme du mot abstrait ou de la lettre de change, devient le principe par lequel l'homme affirme son autonomie et son progrès.

Les signes arbitraires du langage et de l'écriture, en donnant aux hommes le moyen de s'assurer la possession de leurs idées et de les communiquer aux autres, ont formé de toutes les connaissances particulières un trésor commun qu'une génération transmet à l'autre, ainsi qu'un héritage toujours augmenté des découvertes de chaque siècle<sup>29</sup>.

À l'origine, l'entendement est asservi aux sens et la créativité, limitée aux données immédiates de la conscience. L'innovation se réduit à une opération qui double la nature : elle poursuit un rapport, elle (re) trouve un lien :

Que d'opinions extravagantes ont marqué nos premiers pas ! [...] Quels tristes monuments de l'esprit humain ! Les sens sont l'unique source de ses idées : tout le pouvoir de l'imagination se borne à combiner les idées qu'elle a reçues d'eux : à peine même peut-elle en former des assemblages dont les sens ne lui fournissent pas le modèle<sup>30</sup>.

Dans la genèse des tropes se lit ce "invention comme répétition et addition, appropriation et capitalisation : « Pour moi, je crois que les premières métaphores sont nées de ce que le nouveau se peint par l'ancien dans notre cerveau et que l'ancien est en quelque sorte un commencement du nouveau<sup>31</sup>. » L'imagination file et force l'analogie. Son premier trouble est la réponse instinctive d'une « ignorance » qui « voit partout de la ressemblance<sup>32</sup> ». Faute d'expérience, elle assimile, confond, surcharge. Pressée par le besoin, elle ne se paie pas le luxe de l'analyse : « l'anatomie des fruits est inutile pour s'en nourrir<sup>33</sup> ». "impatience du désir ne connaît ni

---

<sup>28</sup> D. DROIXHE, « Turgot : l'économie du langage poétique », *De l'origine du langage aux langues du monde. Études sur les XVIIe et XVIIIe siècles*, Tübingen, Narr, 40-54.

<sup>29</sup> A.-R.-J. TURGOT, « Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain », *Œuvres, op. cit.*, I, 215.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 220.

<sup>31</sup> *Id.*, « Remarques critiques », *op. cit.*, I, 172.

<sup>32</sup> *Id.*, « Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain », *Œuvres, op. cit.*, I, 315 : « il y a dans la manière dont on les a formées [les hypothèses] une autre source d'erreur encore plus considérable. C'est le goût trop séduisant de l'analogie ; l'ignorance voit partout de la ressemblance, et malheureusement l'ignorance juge ».

<sup>33</sup> *Id.*, « Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain », *Œuvres, op. cit.*, I, 299.

mesure ni nuances. Aussi, dans « cette première ivresse » qui fut « le germe de la raison » :

les noms donnés à une chose ont été donnés à ce qui en approchait ; les pauvres humains ont donné des noms in globo. [...] les arbres vus de loin ne sont que des arbres. Voyez un peintre qui peint des lointains, il travaille comme l'esprit de l'ignorant ; rien de différencié ; les hommes sont des hommes ; les maisons sont des maisons ; voilà tout<sup>34</sup>.

La précarité accumule sans distinction des figures grossières. Dans l'instant, tout se juxtapose et se vaut. Mais le temps produit la sélection, qui épure l'accessoire. Il libère la différence indispensable au génie<sup>35</sup>. Pour Turgot, l'image du progrès est celle du crible : l'intelligence se cultive et s'affine « tel le froment qu'on secoue dans un van à plusieurs reprises et qui, par son propre poids, retombe toujours purifié de plus en plus des pailles légères qui le gâtaient<sup>36</sup> ». D'un excédent naît la disponibilité qui sépare, sur les marges du profit, le laboureur nécessaire de l'entrepreneur prévoyant. Une hiérarchie s'installe dans l'ordre des mérites, qui fait la part entre l'effort d'adaptation et la création pure, les ressources de la sagesse populaire et leur valorisation par l'aristocratie des talents. Une même dichotomie subordonne l'approfondissement à la découverte, le recul critique à la curiosité prospective :

Il est des esprits à qui la nature a donné une mémoire capable de rassembler une foule de connaissances, une raison exacte capable de les comparer et de leur donner cet arrangement qui les met dans tout leur jour, mais à qui, en même temps, elle a refusé cette ardeur de génie qui invente et qui s'ouvre des routes nouvelles. Faits pour réunir des découvertes anciennes sous un point de vue, pour les éclaircir et même pour les perfectionner, si ce ne sont pas des flambeaux qui brillent par eux-mêmes, ce sont des diamants qui réfléchissent avec éclat une lumière empruntée, mais qu'une obscurité totale confondrait avec les pierres les plus viles<sup>37</sup>.

Là où l'érudition emprunte, le génie profite. La différence qu'il exploite pour améliorer l'ordinaire devient la marque de sa supériorité. Investie dans l'écart, son expérience est celle de l'inégalité :

La barbarie égale tous les hommes ; et dans les premiers temps, tous ceux qui naissent avec du génie trouvent à peu près les mêmes obstacles et les mêmes ressources. Cependant les sociétés se forment et s'étendent [...]. De là, les villes, le commerce, les arts d'utilité ou de simple agrément, la

---

<sup>34</sup> *Id.*, « Remarques critiques », *op. cit.*, I, 158.

<sup>35</sup> *Id.*, « Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain », *op. cit.*, I, 305 : « le génie ne manque jamais avec le temps ».

<sup>36</sup> *Id.*, « Plan du premier discours sur la formation des gouvernements », *op. cit.*, I, 283.

<sup>37</sup> *Id.*, « Tableau philosophique », *op. cit.*, I, 226.

séparation des professions, la différence de l'éducation, l'inégalité des conditions plus grandes ; de là ce loisir par lequel le génie dégagé du poids des premiers besoins sort de la sphère étroite où ils le retiennent, et dirige toutes ses forces à la culture des arts. [...] Les passions se développèrent avec le génie ; l'ambition prit des forces ; la politique lui prêta des vues toujours plus vastes ; les victoires eurent des suites plus durables et formèrent des empires dont les lois, les mœurs, le gouvernement, influant diversement sur le génie des hommes, deviennent une espèce d'éducation générale pour les nations, et mettent entre un peuple et un peuple la même différence que l'éducation met entre un homme et un homme<sup>38</sup>.

### III. LA SAGESSE DU POÈTE

À la rigueur de la réflexion et des savoirs spéculatifs, Turgot oppose la vigueur d'une imagination sensible au bien-être et au bonheur publics. L'utilité pratique des arts mécaniques prime selon lui la vérité abstraite des mathématiques. Cet utilitarisme prolonge en réalité la « filosofia civile » de Vico. Dans la *Scienza Nuova*, la priorité du sens sur l'intellect a pour corollaire la primauté de l'imagination (*fantasia*) sur la raison (*ragione*), de la mémoire sur le jugement, de la topique sur la critique, de la poésie sur la philosophie :

Les fondateurs de la civilisation s'appliquèrent à une topique sensible en unissant les propriétés, les qualités et les rapports — pour ainsi dire — concrets des individus et des espèces pour en former leurs genres poétiques.

On peut donc soutenir avec vérité que dans ce premier âge du monde c'est la première opération de l'esprit humain qui s'est manifestée.

Si c'est la topique qui se développa la première, c'est qu'elle est l'art de bien diriger cette première opération de l'esprit en nous montrant les lieux à parcourir pour bien connaître l'objet dans toute son intégrité.

La Providence fit bien les choses en suscitant dans l'esprit humain la topique avant la critique car on doit connaître avant de juger. Or la topique rend l'esprit inventif (*facoltà di far le menti ingegnose*) pendant que la critique développe en lui l'exactitude (*facoltà di farle esatte*) ; et en ces temps primitifs il s'agissait avant tout de retrouver (*ritruovare*) tout ce qui était nécessaire à la vie ; la faculté de retrouver est justement la propriété essentielle de l'intelligence (*ingegno*)<sup>39</sup>.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, 217-18.

<sup>39</sup> G. VICO, *Principes d'une science nouvelle relative à la nature commune des nations. Traduction intégrale d'après l'édition de 1744 par A. Doubine, présentation par B. Croce, Introduction, notes et index par F. Nicolini*, Paris, Nagel, 1986 (2e édition), 179 (§§ 495-498) ; cf. aussi, S. N., § 699.

La voie de la connaissance est d'abord celle de l'invention rhétorique. Pour reprendre la jolie formule de Pons, l'ignorance fait de l'homme un « zôov metaforikon<sup>40</sup> ». Le *traslato*, qui objective en images le contenu de la conscience, est le premier signe de son intelligence<sup>41</sup>. Cette opération relève d'une logique de la découverte qui procède instinctivement par induction analogique. Elle se distingue du syllogisme comme la pointe se distingue du simple trait : la première manifeste l'acuité de l'*ingenium*, la seconde, la subtilité de la réflexion<sup>42</sup>. La figure jaillit où se condense l'intuition. L'épistémologie de Vico pose l'existence d'une métaphore radicale comme condition de la pensée et du langage : « Les premiers poètes qui virent dans les objets autant de substances animées, leur attribuèrent en effet tout ce dont ils pouvaient éprouver eux-mêmes les effets, c'est-à-dire sens et passions et de la sorte créèrent leurs fables. C'est pourquoi toute métaphore peut être prise pour une courte fable<sup>43</sup>. »

La clé maîtresse de la *Scienza Nuova* réside dans la découverte de cette hypostase mythique de la parole, issue d'une confrontation directe et affective avec les choses<sup>44</sup>. La première voix est celle de la nature dont les différents aspects sont perçus comme signifiants et divinisés. Né dans l'éclat de la foudre, le symbole de Jupiter résume toute la colère du ciel. La langue sacrée des origines surgit comme le reflet fantastique d'un réel conçu non pas objectivement mais à travers le prisme de « l'imagination robuste » des géants :

Dans l'étude de l'origine des langues et des lettres, philosophes et philologues auraient dû commencer en effet par poser certains principes : à savoir que les premiers hommes du monde païen ne purent arriver à leurs idées qu'au moyen de personnifications, œuvre de leur imagination qui animait les objets ; d'autre part, muets qu'ils étaient, ils ne pouvaient s'exprimer qu'au moyen de gestes ou d'objets naturellement en rapport avec les idées<sup>45</sup>.

Le verbe en acte réalise ce que Todorov décrit comme le fantasme du langage primitif : l'éclipse du langage<sup>46</sup>. Au commencement des signes,

---

<sup>40</sup> A. PONS, « Vico et la rhétorique des dieux », *Alphée* 11-12, 1983, 65-84.

<sup>41</sup> A. PAGLIARO, « Lingua e poesia secondo G. B. Vico », *Altri saggi di critica semantica*, Messina-Firenze, D'Anna, 1961.

<sup>42</sup> D. DI CESARE, « Sul concetto di metafora in Giambattista Vico », *Prospettive di storia della linguistica*, L. Formigari / F. Lo Piparo (Ed.), Roma, Ed. Riuniti, 1988.

<sup>43</sup> G. VICO, *Principes d'une science nouvelle*, op. cit., 137 (§ 404).

<sup>44</sup> *Ibid.*, 21 (§ 34) : « Le principe pouvant expliquer les origines des langues et de l'écriture est à rechercher chez les peuples primitifs païens ; or ceux-ci de par une nécessité naturelle furent poètes et se servirent d'un langage par caractères poétiques ; à cette découverte, clé maîtresse de cette Science, nous avons dû consacrer les efforts obstinés de presque toute une vie. »

<sup>45</sup> *Ibid.*, 149 (§ 431).

<sup>46</sup> T. TODOROV, *Theories of the symbol*, Ithaca, Cornell University Press, 1982.

rappelle Vico, « c'est leur silence même qui parlait<sup>47</sup> ». Le postulat de l'identité originelle du *logos* et du *muthos* authentifie la nécessaire vérité, cognitive et historique, du mythe<sup>48</sup>. L'universel fantastique s'apparente à un schème transcendantal — conforme à la catégorie d'une part, aux phénomènes de l'autre — qui réalise la médiation entre les structures mentales et les qualités concrètes, le monde intelligible et le monde sensible. Doté d'une logique propre, il s'affirme comme tautologie c'est-à-dire, au sens où la définit Vernant, qu'« il ne dit pas autre chose mais cette chose même qui ne peut en aucun cas être dite autrement<sup>49</sup> ». Il est « présence à soi » :

Les caractères poétiques dans lesquels consiste l'essence des fables ont nécessairement été forgés par des hommes naturellement incapables d'abstraire les formes et les qualités des objets ; ces caractères ont constitué une manière de penser de nations entières, manière qui leur fut imposée par la nature à l'époque de leur plus profonde barbarie<sup>50</sup>.

Avec Vico, le mythe révèle son épaisseur anthropologique. Il est à la fois « res gesta » et « historia rerum gestarum », construction de sens et narration de faits, produit et archive de la mémoire, modèle et sujet de la « storia ideale eterna ». Il est vrai comme tautologie, en vertu de l'adage « fingunt simul creduntque<sup>51</sup> ». Il est vrai également comme allégorie, en vertu du critère « verum ipsum factum<sup>52</sup> ». La critique a bien souligné le caractère à la fois original et précurseur d'une telle interprétation<sup>53</sup>. En règle générale, la rationalité des Lumières consacre le divorce entre la fable — récit qui relève de la fiction — et l'histoire — récit qui concerne des faits réels : de Brosses et Turgot rangent mythologie, idlâtrie et superstition sous le signe commun de l'Infâme. Pour Vico, par contre, les fables, originellement suscitées par le besoin, possèdent « un fond commun de vérité<sup>54</sup> ». Les figures et les légendes divines ont une valeur paradigmatique qui fonde leur *ratio civilis*. Elles ont informé l'ensemble des représentations collectives (religieuses, politiques,

---

<sup>47</sup> G. VICO, *Principes d'une science nouvelle*, op. cit., 173 (§ 484).

<sup>48</sup> *Ibid.*, 135 (§ 401).

<sup>49</sup> J. P. VERNANT, *Mythe et société en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 1974.

<sup>50</sup> G. VICO, *Principes d'une science nouvelle*, op. cit., 339 (§ 816).

<sup>51</sup> *Ibid.*, 123 (§ 376) ; cf. aussi S.N., 339-40 (§ 817) : la mentalité barbare a pour propriété « de ne point savoir simuler » ; elle « ignore ce "est la réflexion — ce qui fait qu'elle est sincère, ouverte, loyale, généreuse et magnanime ».

<sup>52</sup> *Ibid.* 102 (§ 331).

<sup>53</sup> Cf. entre autres, M. P. BOLOGNA, *Ricerca etimologica e ricostruzione culturale. Alle origini della mitologia comparata*, Pisa, Giardini, 1988 ; E. LEACH, «Vico and Levi-Strauss on the origin of humanity», *Giambattista Vico. An international Symposium*, G. Tagliacozzo (Éd.), Baltimore, The John Hopkins Press, 1969, 309-18 ; J. MALI, *The rehabilitation of a myth: Vico's «New Science»*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.

<sup>54</sup> G. VICO, *Principes d'une science nouvelle*, op. cit., 102 (§ 333).

juridiques) en fonction des trois piliers de l'organisation sociale : les auspices, le mariage, la sépulture.

Grâce à la découverte de nouveaux principes de mythologie qui suivent les principes poétiques également nouveaux, nous prouvons que les fables ont été de véritables et sévères histoires des mœurs des anciens peuples de la Grèce, et, surtout, que les fables relatives aux dieux constituent l'histoire des époques où les hommes — ceux de l'humanité païenne la plus grossière — estimaient que toutes les choses nécessaires ou utiles au genre humain étaient des divinités ; cette poésie fut l'œuvre des peuples primitifs, ces peuples de poètes théologiens qu'on nous raconte avoir fondé les nations avec leurs fables des dieux<sup>55</sup>.

L'évolution idéo-linguistique obéit à un processus de démythification qui sanctionne la scission du langage et du réel. L'homme accède à l'expérience profane d'une nature différenciée et socialisée. Les objets — la charrue, l'arc d'Idanthyse — qui constituaient d'authentiques signes linguistiques rentrent désormais dans le champ de l'extra-linguistique. À la fusion générique de la langue poétique répond celle de la langue prosaïque. Mais alors que les universaux fantastiques forment un langage universel, les universaux rationnels ou philosophiques sont particuliers de nation à nation. Le même phénomène de dissémination se produit dans la réduction des hiéroglyphes et des emblèmes aux lettres alphabétiques<sup>56</sup>. Le développement de l'abstraction, que les progrès de l'articulation manifestent, se définit comme fractionnement, aussi bien du point de vue linguistique que social. A. Pennisi a démontré que l'objectif critique de la *Scienza Nuova* vise les carences d'une « culture algébrique » caractérisée par la sclérose de l'imagination, la dévalorisation de la connaissance sensible et l'autosuffisance de la raison pure<sup>57</sup>. Pour empêcher le retour de la barbarie — celle de l'ostracisme linguistique — et sauver la démocratie des langues, il faut substituer à l'intellectualisme du métaphysicien l'intelligence du marchand. Alors prospérera la bienfaisante industrie qui a créé « la boussole et le bateau à voile qui ont tous les deux favorisé la découverte des Indes et l'accomplissement notoire de la géographie, l'alambic, qui a apporté, avec la spagyrie [l'alchimie], tant de progrès à la médecine<sup>58</sup>. On croirait entendre le Turgot du Second discours, célébrant la « multitude de pratiques admirables que la

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, 5 (§7).

<sup>56</sup> *Ibid.*, 165 (§ 460).

<sup>57</sup> A. PENNISI, *La linguistica dei mercatanti. Filosofia linguistica e filosofia civile da Vico a Cuoco*, Napoli, Guida, 1987; *Id.*, « Calcolo versus ingenium in G.B. Vico : per une filosofia politica della lingua », *Prospettive di storia della linguistica. A cura di L. Formigari e F. Lo Piparo*, Roma, Ed. Riuniti, 1988, 191-211.

<sup>58</sup> Cité par A. PENNISI, *La linguistica dei mercatanti, op. cit.*, 82.

tradition seule transmettait d'un ouvrier à l'autre », mais qui « n'excitaient point la curiosité des philosophes<sup>59</sup> ».

#### IV. CONCLUSION

En définitive, l'avènement d'une science nouvelle relève du génie, d'un génie dont la marque élective serait l'imagination. Derrida a montré comment la métaphysique sensualiste opère la fission ou la doublure de ce concept, en distinguant l'imagination comme répétition, qui retrace et relie, de l'imagination comme supplément, qui est « le nom de ce qui, avec l'analogie, la métaphore, la liaison du connu à l'inconnu, de la présence à l'absence, introduira le risque de l'équivoque dans tout langage<sup>60</sup> ». Cette ambivalence fonctionnelle s'unifie sous la catégorie de l'écart. Originellement, le détour par l'image comble une carence, satisfait un besoin : l'écart est nécessaire, utile, productif. Progressivement, fatalement même, l'effet de surabondance, la valeur ajoutée pour prévenir le manque ouvre la possibilité de la « vacance frivole » du signe. Le langage, oubliant sa fonction première — communiquer avec efficacité et clarté<sup>61</sup> — ne fait plus que parler pour parler, dans une redondance qui génère son opacification. La créativité se perd en jeux d'esprit, se ruine en spéculations. L'écart devient abusif, déviant, contre-productif.

La frivolité naît donc d'une hypertrophie capricieuse et stérile de l'imagination. Comment déjouer cette menace congénitale et sournoise de l'institution symbolique ? L'étymologie se présente ici comme l'instrument paradigmatique de la maîtrise. Pour Turgot, cet « art conjectural » allie à l'*invention*, « toute occupée de créer, de multiplier les systèmes et les hypothèses » la *critique*, qui s'emploie « à rétrécir la carrière, à fermer presque toutes les routes, et à les réduire, autant qu'il se peut, au point unique de la certitude et de la vérité ». Ces deux opérations « doivent toujours marcher ensemble dans l'exercice de la méditation ; et bien loin que la critique en modérant sans cesse l'essor de l'esprit, diminue sa fécondité, elle l'empêche au contraire d'user ses forces et de perdre un temps utile à poursuivre des chimères<sup>62</sup> ». De Brosses préconise également une anatomie de la parole, un examen de la machine vocale qui identifie les connexions secrètes que « l'arbitraire cache ou défigure ». Le traité sanctionne la valeur heuristique de l'étymologie comme pratique de décryptage, de dévoilement, de démystification : « on a [...] souvent l'avantage, en rétablissant l'origine d'un mot, d'assigner la cause frivole du merveilleux qui s'y est mêlé et de le faire

---

<sup>59</sup> A.-R.-J. TURGOT, « Plan du second discours sur les progrès de l'esprit humain », *Œuvres de Turgot. Nouvelle édition classée par ordre de matières avec les notes de Dupont de Nemours*, par E. Daire et H. Dussard, Osnabrück, O. Zeller, 1966, II, 667.

<sup>60</sup> E. BONNOT de CONDILLAC, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, précédé de « L'archéologie du frivole » par J. Derrida, Paris, Galilée, 1973, 59.

<sup>61</sup> Ch de BROSES, *Traité*, *op. cit.*, II, 63-64 : « On ne parle que pour être entendu. Le plus grand avantage d'une langue est d'être claire. »

<sup>62</sup> A.-R.-J. TURGOT, *Étymologie*, *op. cit.*, 23-24.

disparoître<sup>63</sup> ». Vico précise que la leçon de l'étymologie comme *veriloquium* ne contredit pas la pratique de l'imagination : elle la remet dans le droit chemin, celui du « sens commun » en vertu duquel le *logos* se fait *dialogos*. La trace des mots indique comment retrouver une culture politique fondée sur « le sentiment que l'humanité ou du moins la plupart des hommes ont du juste ».

Cette légitimité épistémologique de l'étymologie présuppose la rationalité évolutive des langues. Les trois auteurs envisagés affirment le principe fondamental de l'unité de la nature et de l'histoire, de l'origine et des développements. Les contradictions de l'imagination se résolvent dans cette continuité génétique. L'arbitraire n'est pas un accident du signe : il est sa nécessaire entame. L'économie de la parole se déploie suivant un mode linéaire de production qui implique respectivement l'aliénation, le profit et l'équité. Selon de Brosses, « les hommes sont toujours la dupe des mots » parce que « l'instruction et l'exemple dépravent la nature<sup>64</sup> » Selon Turgot et Vico, étymologie et pédagogie partagent de lumineuses harmoniques : « Les hommes, instruits par l'expérience, deviennent plus et mieux humains<sup>65</sup> »

---

<sup>63</sup> Ch de BROSSES, *Traité, op. cit.*, II, 422.

<sup>64</sup> Ch de BROSSES, *Traité, op. cit.*, I, 231 : « le mouvement naturel et général à tous les enfants est d'appeler d'eux-mêmes les choses bruyantes du bruit qu'elles font. Sans doute qu'ils leur laisseraient à jamais ces noms que la nature a dictés dès l'enfance, si l'instruction et l'exemple, dépravant la nature, ne leur apprenait qu'elles peuvent, en vertu de la convention des hommes, être appelées autrement. »

<sup>65</sup> A.-R.-J. TURGOT, « Plan du premier discours sur la formation des gouvernements » ; *op. cit.*, 284-85.